

## **KUTNO PENDANT LA PREMIERE GUERRE MONDIALE**

*par Mirel ERDBERG SZATAN, Montréal*

C'était en 1914, le 28 juillet. Ma mère m'avait envoyé chez mon oncle à Kalisz pour assister au mariage de son fils. Les invités étaient venus de différentes villes, parmi lesquels un grand-oncle, Shalom Itzik Krośniewski, de la ville de Babiak, près de Płock. C'était un grand érudit, il étudiait jour et nuit. Comme nous l'avons appris plus tard, il fut l'une des premières victimes des cosaques russes au début de la guerre. Ils l'ont assassiné dans la maison de prière de Babiak alors que lui et d'autres chassidim y étudiaient.

Plusieurs jours après le mariage, un Shabbat, nous, un groupe de filles, sommes allées au jardin de la ville de Kalisz. Soudain, deux avions se mirent à survoler le jardin. C'est devenu très bruyant, un tumulte. Beaucoup de gens ne comprenaient pas ce qui se passait. Comme beaucoup d'autres, j'ai couru chez moi, effrayée, et j'ai découvert qu'il s'agissait d'avions espions allemands. Mon oncle a conseillé à tout le monde de rentrer chez eux. Je suis reparti pour Kutno, tôt le dimanche.

Pendant tout le voyage en train, la conversation a porté sur la guerre. Nous avions l'impression que des nuages noirs planaient au-dessus de nos têtes. Tout le plaisir que nous avions éprouvé au mariage s'évanouit en une minute.

Au moment où nous sommes arrivés à Kutno dans la matinée, toutes les rues, portes et murs étaient déjà couverts de grandes pancartes appelant à la mobilisation pour la guerre. Des groupes de personnes se tenaient là avec des regards effrayés et ne voulaient pas en croire leurs yeux. Lundi à l'aube, alors que nous étions encore couchés, nous avons entendu les hennissements de centaines de chevaux, le bruit de leurs fers et les soupirs confus des gens. Les rues étaient bondées. Des hommes au regard triste et avec de lourds sacs sur le dos ont marché vers la gare. Leurs femmes les accompagnaient les larmes aux yeux et retenaient leurs sanglots, tenant par la main des enfants terrifiés. Il y avait une odeur terrible provenant des chevaux dans toute la ville

– mais qui avait vu ou entendu quoi que ce soit maintenant. Tout s'était passé si vite et si soudainement.

La guerre venait à peine de commencer qu'on disait déjà qu'elle ne durerait pas plus de quatre semaines. Le même jour (lundi après-midi), nous avons reçu la nouvelle surprenante que Kalisz, d'où je revenais hier encore, avait été bombardée par les Allemands et détruite. De nombreuses personnes avaient péri. Tout le monde dans notre maison a soupiré : Oy, l'oncle. Nous ne pouvions pas penser trop longtemps à l'oncle. Nous avons été immédiatement informés que le lendemain, mardi, le premier poste avancé arriverait et que s'ils rencontraient les Russes et que ces derniers leur tiraient dessus, faisant des victimes allemandes, ils feraient la même chose à notre ville que ce qu'ils avaient fait à Kalisz.

On peut imaginer la frayeur et la confusion de chacun. Nous avons prié toute la nuit pour qu'il serait préférable que les avant-postes russes subissent des pertes plutôt que les Allemands. Nous pouvions à peine attendre le matin. Des rumeurs commencèrent rapidement à se répandre selon lesquelles le chef de la ville s'était caché quelque part et avait emmené avec lui une vingtaine de soldats et que si les Allemands apparaissaient, il les attaquerait et les assassinerait. Et c'est ce qui s'est réellement passé...

Des tirs ont été entendus non loin de la ville. Nous avons immédiatement appris que quatre Allemands et deux Russes étaient morts. L'agitation et la terreur se sont développées. *Bientôt notre Kutno ne sera plus qu'un tas de cendres.* Il est difficile de décrire par écrit ce qui s'est passé. Celui qui avait de l'argent louait des chariots plus grands. Ceux qui avaient moins d'argent louaient des chariots plus petits sur lesquels ils empilaient leurs quelques biens. Ils allaient partout où ils pouvaient. Les charretiers facturaient tout ce qu'ils pouvaient obtenir. Par conséquent, de nombreuses femmes pauvres avec des enfants dans les bras marchaient, sans même savoir où elles allaient.

En général, tous les hommes sont restés en ville. Ma mère, ma sœur cadette et ma belle-sœur (la femme de mon frère Abraham Erdberg), avec un petit enfant, sont parties dans un petit chariot chez des amis dans un village voisin. En roulant dans un chariot par une si belle journée d'été, j'ai pensé : *Pourquoi ces gens se font-ils des choses aussi mauvaises ? Pourquoi avons-nous quitté grand-père, papa et mon frère ?* J'ai dit à ma mère :

— Retournons à la maison.

Maman répondit :

— Nous resterons en contact avec notre ville. Ton frère va nous téléphoner et nous dire ce qui se passe là-bas...

En fait, dès notre arrivée, mon frère a téléphoné. Nous logions dans un village avec de riches aristocrates juifs de notre connaissance qui possédaient un téléphone. L'armée allemande n'était pas encore arrivée et la ville était toujours en sécurité. Mais il y avait des centaines de personnes dans les rues – certains malades, qui étaient à Ciechocinek pour une cure. Ils ne pouvaient désormais plus prendre le train pour rentrer chez eux. La ville faisait tout son possible pour trouver des chariots dans lesquels ramener ces malheureux chez eux. Pendant ce temps, de nombreux militaires autrichiens armés de canons et de fusils sont arrivés et sont passés par là. Nous avons tous commencé à pleurer et à

trembler de peur. *Ils vont bombarder notre ville pour venger les quatre soldats allemands.*

Mon frère nous a téléphoné de nouveau et nous a rassurés en nous disant que les autorités de la ville et le rabbin préparaient une réception festive pour les Allemands, afin que la ville ne soit pas bombardée. Devant la mairie, ils ont placé une longue table couverte avec toutes sortes de bonnes choses : du vin, des liqueurs, des oies rôties, etc. Même si nous avions reçu toutes ces bonnes nouvelles de mon frère par téléphone, nous, ici, au village, étions agités. Nous n'avons pas dormi de toute la nuit. Les plus jeunes se blottissaient près de leurs parents, soupirant et gémissant ensemble : *Maintenant, notre ville deviendra une montagne de cendres, et notre ville la plus proche sera entièrement détruite.* La nuit nous paraissait interminable, tel l'exil des Juifs, pendant que nous attendions avec impatience le jour.



Poster about a Hebrew dramatic literary celebration in 1917.

Tôt le matin (mercredi), nous avons été informés que nous pouvions rentrer chez nous. Tout s'était déroulé dans le calme. Les Allemands se comportaient poliment. Nous avons dit au revoir à nos amis, les avons remerciés et sommes rentrés chez nous. A notre retour, nous retrouvâmes nos paquets, attachés comme nous les avons laissés. Nous avons tout déballé et pensions reprendre notre routine de travail normale, mais tout ne s'est pas déroulé comme nous l'avions prévu. C'était la guerre – de longues semaines, mois, années...

La première moitié de la journée voyait l'arrivée des avant-postes russes, la seconde moitié – ceux des Allemands. Ainsi, le matin, nous étions sujets russes et l'après-midi, sujets allemands.

Pendant ce temps, la ville était gérée par une milice combinée. Au début, les Juifs ont ressenti la douleur de la guerre avant les autres nationalités. Les Russes criaient : Battez le Juif ! Là, devant mes yeux se tenait un Cosaque avec une longue lance. J'ai failli y laisser ma vie. Cela s'est produit à un moment où je voulais traverser la rue pour acheter du pain.



Cosaques dans Kutno occupée – 1914

Les Cosaques avec leurs grands chapeaux de fourrure nous faisaient très peur. Ils attrapaient tous les poulets qu'ils voyaient dans les cours, leur tordaient la tête, creusaient des fosses, préparaient du feu, rôtissaient la volaille et mangeaient comme des sauvages. Dans l'après-midi, les Allemands recherchaient également des poulets, mais ne les faisaient pas rôtir dans des fosses. Ils venaient uniquement dans les maisons juives situées dans les cours et leur demandaient de nettoyer les poulets et de les cuisiner. Parfois, ils ont même payé pour cela. Je dois dire que les Russes et les Allemands ne capturaient que de la volaille juive...

Nous pensions que les Allemands seraient nos libérateurs et nous n'avons donc pas refusé de cuisiner pour eux, nous leur avons donné des logements pour dormir. C'est pourquoi les voisins non-Juifs se sont insurgés contre nous et nous ont dénoncés aux cosaques russes. De petits pogroms contre les Juifs avaient lieu chaque matin. Le seul soulagement fut que dans l'après-midi les Cosaques devaient quitter la ville. Juste après leur départ sur leurs énormes chevaux, les Allemands faisaient leur apparition.

Très souvent, les Cosaques emmenaient avec eux de jeunes juifs, des hommes signalés par les Polonais comme ayant des conversations amicales avec les Allemands. L'un d'eux, Yitzhak Domanowicz, a été torturé à mort par eux dans une ville voisine, ainsi qu'un autre dont je ne me souviens plus du nom. De nombreux jeunes ont été emmenés et détenus en prison sans aucune raison.

Après plusieurs semaines de jeux du chat et de la souris entre Russes et Allemands, de grandes divisions militaires allemandes arrivèrent, apportant une grande quantité de nourriture et de munitions. Cette marche militaire a duré une journée entière. Ils ont immédiatement commencé à creuser des tranchées aux abords de la ville. La ville entière était dans un état de guerre fébrile. Toute personne capable de le faire préparait de la nourriture. Les voisins se rassemblaient la nuit dans les caves de leurs maisons.

Une pénurie alimentaire commença à se faire sentir. Ceux qui avaient plus d'argent achetaient de la nourriture en grande quantité et de meilleure qualité, et ceux qui avaient peu d'argent devaient se contenter d'une quantité minimale de nourriture, par exemple du pain cuit avec de la farine de sarrasin, des pelures de pommes de terre, des céréales provenant de divers déchets. La nuit où nous ne descendions pas à la cave, nous devions nous coucher dès la tombée de la nuit. Nous n'avions pas le droit d'avoir de la lumière. Tout militaire avait le droit de tirer sur une maison où il apercevait un rayon de lumière.

Le bruit des canons se faisait entendre jour et nuit, tantôt plus fort, tantôt plus faible. La terre tremblait. Nous restions ainsi dans notre maison ou dans la cave, à moitié affamés et dans une peur mortelle.

Un soir, nous avons entendu des tirs plus forts que d'habitude. Tout le monde descendit dans les caves et y resta toute la nuit. Les enfants effrayés se blottissaient contre leurs mères. Tout le monde a prié pour qu'il fasse jour afin que nous n'ayons pas autant peur. Les canons pouvaient être entendus de plus en plus fort et de plus près. Même dans les caves, le tremblement de la terre se faisait sentir. Lorsque le jour a commencé à se lever, une personne du groupe a déclaré qu'elle sortirait prudemment pour découvrir ce qui se passait. Il revint avec un sourire et dit que c'était calme ; il semblait que la bataille était terminée.

Nous sommes tous sortis en courant dans la rue et une image épouvantable est apparue devant nos yeux. Des



Travailleurs forcés juifs déchargeant des wagons – 1915

milliers de fusils gisaient dans la rue. Les morts et les blessés étaient transportés sur des civières. Le sang coulait sous les draps. Des gémissements pouvaient être entendus sur certaines civières, et sur d'autres – des cris aigus et effrayés et d'autres – un silence total. Plus tard, les militaires allemands ont défilé dans les rues en chantant.

Le même jour, les Allemands prirent le contrôle de toute l'économie de la ville, installèrent la municipalité, apportèrent l'électricité, commencèrent à réparer les rues, introduisirent des machines que nous n'avions jamais vues. Ils ont immédiatement emmené des jeunes (de 17 à 40 ans) pour les travaux les plus durs. Ils en envoyèrent une très grande partie en Allemagne pour des travaux forcés. Beaucoup sont devenus estropiés ou sont morts à la suite de travaux pénibles. Mon cousin Azriel Erdberg, un jeune de 17 ans, a été aveuglé par une explosion de dynamite en Allemagne (il est mort à Londres en 1964).

Nous avons appris que des soldats juifs blessés étaient hospitalisés et que personne ne les soignait. Un groupe de garçons et de filles a organisé une activité d'entraide et a demandé la permission d'entrer à l'hôpital. Nous y avons vu des images terribles. Les blessés gisaient sur le sol nu, leurs chemises – avec des trous brûlés par les balles, des blessures ouvertes visibles à travers elles. Ils gisaient là, affaiblis par la faim et la soif. Nous avons apporté des vêtements et de la nourriture et avons partiellement soulagé leurs souffrances et leur solitude.

Quelques jours plus tard, une série de vaccinations et d'injections ont commencé pour prévenir les maladies ainsi que la prise de photos pour les laissez-passer. Jeunes et vieux devaient rester au théâtre de la ville, qui était le lieu de rassemblement, et attendre leur tour.

Les généraux allemands étaient cantonnés dans des foyers plus riches ; dans les maisons bourgeoises – les officiers, infirmières malades et les simples soldats.

C'était presque l'hiver. Le besoin et la pauvreté augmentaient chaque jour. Les puissances allemandes ont commencé à prendre tous les produits du pays. Dans ces maisons où il y avait des officiers ou des soldats, c'était encore supportable. Les militaires apportèrent un peu de charbon, du pain, des haricots. Mais dans les maisons pauvres où aucun militaire n'était cantonné, le besoin était très grand. Des cartes de rationnement ont été instituées. Pour chaque personne – une demi-livre de pain, un quart de livre de viande et une livre de pommes de terre chaque jour. Les pauvres n'avaient même pas d'argent pour cela. Ils faisaient la queue pendant des jours pour recevoir ce petit morceau de nourriture.

Des avions de chasse volaient au-dessus de nos têtes. Quelque temps plus tard, même ce petit peu de nourriture n'était plus disponible. Les riches avaient stocké du sucre, de la farine, de la graisse, des pommes de terre. Les canons sonnaient constamment. Ils visaient Varsovie, située à 300 milles de notre ville, Kutno. Néanmoins, nous avons fait un vaillant effort pour que notre vie se poursuive normalement aussi longtemps que les conditions de guerre le permettaient.

Comme dans les grandes villes, la pénurie de nourriture était grande. Varsovie était assiégée depuis près d'un an, où il y avait un grand effort de résistance et de nombreuses personnes affluaient des grandes villes vers les petites villes où il y avait un renouveau. Nous nous sommes habitués à manger, dormir et flâner au son du tonnerre des canons.

Néanmoins, pendant les années de guerre, nous avons créé divers syndicats, organisations, troupes de théâtre, car avec l'afflux de jeunes des grandes villes, notre Kutno a connu une période de prospérité. L'acteur Yaakov Wajslic (décédé en Australie) a dirigé un cercle dramatique pendant plusieurs années. Il avait avec lui un groupe talentueux qui excellait dans ses performances. Nous avons présenté "*Le dybbuk*" de Sh. Anski, "*Avec le courant*" de Shalom Asz et d'autres pièces de théâtre. Ce théâtre dramatique connut un grand succès.

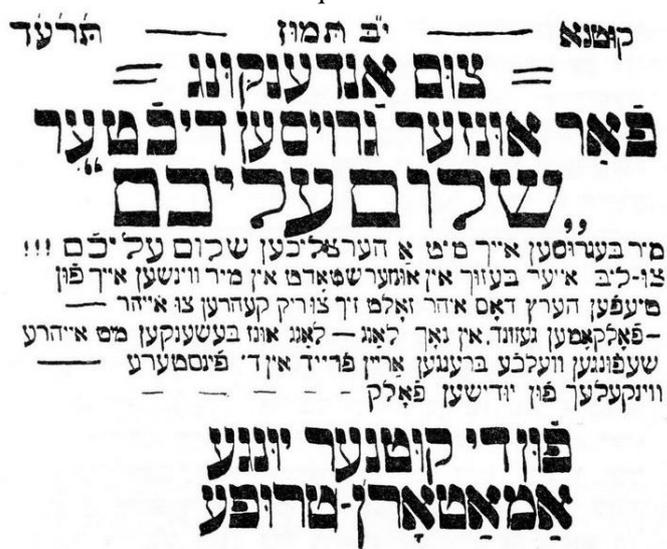
Les trains circulaient comme d'habitude jusqu'à Varsovie, nous avons donc fait l'aller-retour. Tous les moyens habituels de gagner sa vie ont échoué. Les gens ont

eu diverses idées productives, en faisant passer clandestinement de la nourriture vers les grandes villes.

La plupart du temps, les jeunes filles intelligentes prenaient des risques. Elles cachaient de la viande, de la farine, du sucre dans leurs vêtements et voyageaient ainsi. Plusieurs fois par semaine, il y avait des soi-disant salons de thé dans les maisons juives pour les Allemands. Les hommes se tenaient devant la maison et appelaient : Voulez-vous prendre le thé ? A l'intérieur, les femmes préparaient du thé et une collation. Les filles étaient toutes habillées et prêtes à servir le thé. Ils faisaient cela parce qu'ils voulaient gagner quelques pièces d'or, avoir de l'argent pour acheter du pain. Deuxièmement, peut-être qu'ils recevraient une faveur d'un officier ou d'un soldat – en faisant connaissance.

Nous avons vécu ainsi pendant trois ans, dans les conditions les plus difficiles. Nous espérions que chaque jour la guerre prendrait fin. Naturellement, les personnes âgées ont vécu cette situation plus difficilement que nous, les jeunes. Ils couraient partout, mettant leur vie en danger, afin de gagner de l'argent pour se maintenir en vie. Certains Juifs avaient caché de petits moulins pour moudre en bouillie. La bouillie était principalement composée d'épluchures de pommes de terre et d'autres déchets. Chaque matin, ma mère allait chez une de nos connaissances qui possédait un petit moulin à main et rapportait avec les derniers centimes un peu de bouillie sous son châle.

C'est à cette époque que Mordechai Pszorek (le personnage de Shalom Asz dans "*Motke le voleur*"), gagnait le mieux sa vie. Les filles qui restaient avec lui recevaient



Bienvenue à Shalom Aleichem pour son arrivée à Kutno en 1914 (archives du YIVO)

de jolis vêtements. Il n'était pas avare et payait volontiers de bons prix. On le voyait avec sa femme faire du shopping presque tous les jours : lui – avec sa chemise large et ouverte. Sous le chapeau qui était penché sur le côté, on distinguait son visage allongé et sa femme – avec de longues boucles d'oreilles et un visage grêlé, et dans chaque magasin achetait les articles les plus chers.

Nous avions chaque jour de nouveaux ennuis, de nouvelles souffrances. Bien que les Allemands, après avoir occupé la ville, aient ordonné que toute la population soit vaccinée contre le choléra, le typhus ou contre la variole, cela n'a toujours pas aidé en raison des conditions de vie

difficiles. L'épidémie de typhus a éclaté et a coûté la vie à de nombreuses personnes, principalement parmi les personnes d'âge moyen, entre 40 et 50 ans. Des familles entières sont tombées malades en même temps. Il arrivait très souvent que des jeunes, rentrés de l'hôpital en bonne santé, ne retrouvaient pas leurs parents vivants. Heureusement, une seule personne de ma famille est tombée malade : une de mes cousines, l'orpheline Freida Strauch, qui a grandi avec nous. Elle a péri à Auschwitz pendant la Seconde Guerre mondiale avec son fils Yitzhak. Ces circonstances extraordinaires ont également coûté la vie à mon frère unique, Abraham Erdberg, qu'il repose en paix. Il avait 33 ans, un professeur d'hébreu bien connu, avait le premier *cheder* modernisé, un grand activiste social sioniste. Déjà en 1917, il souhaitait se rendre en *Eretz Israel* pour un poste du *Keren Kayemet*. Malheureusement, ce rêve de longue date ne s'est pas réalisé.

Dans la mesure du possible, nous avons essayé de nous habituer à ces conditions. Les voisins polonais provoquèrent diverses attaques contre les Juifs. Les écoles étaient réglementées par une administration combinée. La langue polonaise avait la priorité et la langue allemande la deuxième. Chaque jour voyait arriver des nuages plus sombres. Les Allemands procédèrent à des inspections, notamment dans les maisons juives, vérifiant chaque recoin, prenant tout ce qui était en laiton ou en cuivre ; samovars, chandeliers, mortiers et même poignées de porte. Ils fouillèrent les greniers et les caves, emportèrent les objets transmis de génération en génération. Ils ne permettaient même pas à un chien de vivre en paix.

Depuis dix ans, nous avons un chien chez nous. L'officier allemand qui logeait chez nous s'est pris d'affection pour lui et l'a attaché à son lit avec une corde. Il est parti et a ramené un autre chien. Plusieurs soldats sont venus l'aider à attacher les chiens ensemble avec une lourde chaîne de fer. Ce n'était pas une tâche facile. Les chiens aboyaient à haute voix, résistaient lorsqu'on les faisait sortir de la cour et leurs aboiements étaient pleins de peur. Notre chien gémissait de peur, ne voulait pas y aller, continuait à reculer. C'était extrêmement difficile à voir. Ma sœur et moi sommes entrés dans la maison pour ne pas entendre ni voir les animaux effrayés.

Des rumeurs couraient selon lesquelles les Allemands quitteraient la Pologne. La Pologne deviendrait un État indépendant. Quoi qu'il en soit, nous ne nous sentions pas protégés. Les Juifs disposaient déjà de leur propre auto-défense si cela devenait nécessaire. L'économie chaotique a continué de se dégrader. L'agitation était palpable.

Un jour, en 1918 ou 1919 (je ne me souviens plus de la date précise), je rentrais de la maternelle où j'étais embauchée. À mon grand étonnement, j'ai rencontré dans la rue des militaires polonais. Ils marchaient avec des chants et de la musique. On ne voyait pas un seul soldat allemand.

Les Polonais commencèrent immédiatement à rétablir l'ordre à leur manière. Une fois de plus, nous, les Juifs, avons recommencé à vivre dans la peur. Nous pensions que la guerre était enfin terminée, mais en 1920, la guerre polono-bolchevique a repris. L'armée russe était présente depuis les portes de Varsovie jusqu'à Włocławek

La guerre a laissé derrière elle des chagrins et des cœurs brisés, des veuves et des orphelins, qui se sont fait sentir longtemps après.

Petit à petit, le ciel commença à s'éclaircir. Nous croyions et espérions qu'un nouveau jour allait arriver. Les jeunes, ainsi que l'ancienne génération d'activistes communautaires, ont lancé de nombreux projets. La bibliothèque juive de Kutno était l'une des plus grandes bibliothèques de la région. L'école primaire était également l'une des meilleures écoles hébraïques.

En 1916, le célèbre avocat, militant culturel et écrivain Noah Pryłucki (décédé pendant la Seconde Guerre mondiale) est arrivé à Kutno. Il organisa des écoles juives au nom de Y. L. Percec, qui se développèrent bien et existèrent jusqu'au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale.

### HILLEL ZEITLIN A KUTNO

Je terminerai mes souvenirs de la Première Guerre mondiale par un souvenir d'un an ou deux avant la guerre, lorsque l'écrivain et philosophe, futur martyr Hillel Zeitlin, arriva à Kutno pour prononcer un discours.

Je ne me souviens pas exactement quand cela a eu lieu, en 1912 ou en 1913. Michael Rasz avait construit la première grande et belle salle pour les mariages à l'emplacement de l'ancien marché de Kutno. La salle avait de nombreuses fenêtres fermées par de longs rideaux de soie. C'était un événement important dans notre ville. C'est là qu'a eu lieu la première soirée littéraire.

Moshe Wajngart, un professeur d'hébreu typique de cette époque, un activiste culturel honnête et dévoué (mais aussi une sorte de fainéant et de célibataire), a organisé cette soirée. Il ne trouvait pas cela facile. Même s'il y avait un comité, la majeure partie du travail reposait sur ses épaules. Il a organisé une chorale et il y a eu également une représentation sur scène de "*Les bons frères*" par Abraham Reizen.

C'était difficile de trouver des filles pour le chœur. C'était plus facile d'avoir les garçons. Premièrement, ils étaient des chanteurs de chœur qui chantaient avec des chantres, et deuxièmement, ils n'avaient pas besoin de la permission de leur père. Mais peu de pères étaient prêts à permettre aux filles de monter sur scène avec les garçons et de chanter. Moshe Wajngart, cependant, s'est montré très têtu et a déclaré au comité : *Il faut présenter cette soirée malgré toutes les difficultés.*

Wajngart s'est chargé du travail le plus difficile : recruter des filles pour le chœur, ainsi qu'une fille pour jouer dans "*Les bons frères*". Comme mon père était un Juif éclairé, un *maskil*, Wajngart est venu nous voir pour parler à mon père, lui demander de me permettre de jouer le rôle de Chanke dans "*Les bons frères*", ainsi que de chanter dans le chœur. Le chant aurait pu être OK même si, à vrai dire, je ne suis pas une grande chanteuse, mais monter sur scène aux côtés de trois garçons, c'était trop. Mais comme mon père était un lecteur enthousiaste de la littérature yiddish et hébraïque, il a donné son autorisation. Une fois que mon père a accepté, ma chère et sincère mère a également accepté avec un sourire.

Moshe Wajngart passait des soirées entières en répétitions. Même si cela a été difficile, il a néanmoins ressenti beaucoup de plaisir lorsque cela s'est finalement concrétisé. La salle était bien éclairée par des lampes vives et remplie de jeunes, leurs jeunes visages brillaient de joie et des conversations des participants. C'était une période en dorée !

En plus du chœur et de la pièce en un acte "Les bons frères" d'Abraham Reizen, il y avait aussi de la danse sur un accompagnement musical.

Le célèbre écrivain et philosophe Hillel Zeitlin a été invité à prononcer un discours. C'était à l'époque où les jeunes étaient profondément impliqués dans la lecture et l'étude des œuvres de Hillel Zeitlin : "*L'aspiration à la beauté*", "*Les douleurs de la jeunesse*", etc. Hillel Zeitlin, je crois, était assez jeune à cette époque. Sa barbe était blond-clair et un peu rougeâtre. Sa grande masse de cheveux était en désordre sur tous les côtés de son front haut et ajoutait beaucoup de sérieux à son apparence majestueuse. Déjà à cette époque, Zeitlin était considéré comme un grand écrivain philosophique et il suscitait un grand respect.

Plus d'un Juif pleinement conscient de l'ancienne génération des chassidim allait l'écouter, mais dans une salle à moitié éclairée où les garçons venaient avec les filles – cela ne convenait pas. Il est également contraire à la loi juive que des personnes religieuses assistent à une telle soirée. Mon père aussi avait envie d'y assister, mais pour cette raison, il est resté à la maison. Les chassidim se demandaient même si un écrivain religieux comme Hillel Zeitlin devait accepter de participer à une soirée où garçons et filles dansaient ensemble. Il a prononcé un bref discours et, autant que je m'en souviens, il a été très réussi et intéressant, et a laissé une profonde impression sur toutes les personnes présentes. Le sujet était le "*Sionisme yiddish*" et le "*Langage yiddish*". Il a donné un bref aperçu des écrits des écrivains juifs les plus importants, à savoir Mendele<sup>1</sup>, Y. L. Peretz, Abraham Reizen, Shalom Asz et d'autres. Dans le même temps, il a vivement critiqué l'assimilation qui est très destructrice pour le peuple juif. Il a vivement félicité les jeunes de Kutno qui ont construit l'une des meilleures bibliothèques de la province et qui sont si actifs dans le domaine communautaire et culturel.

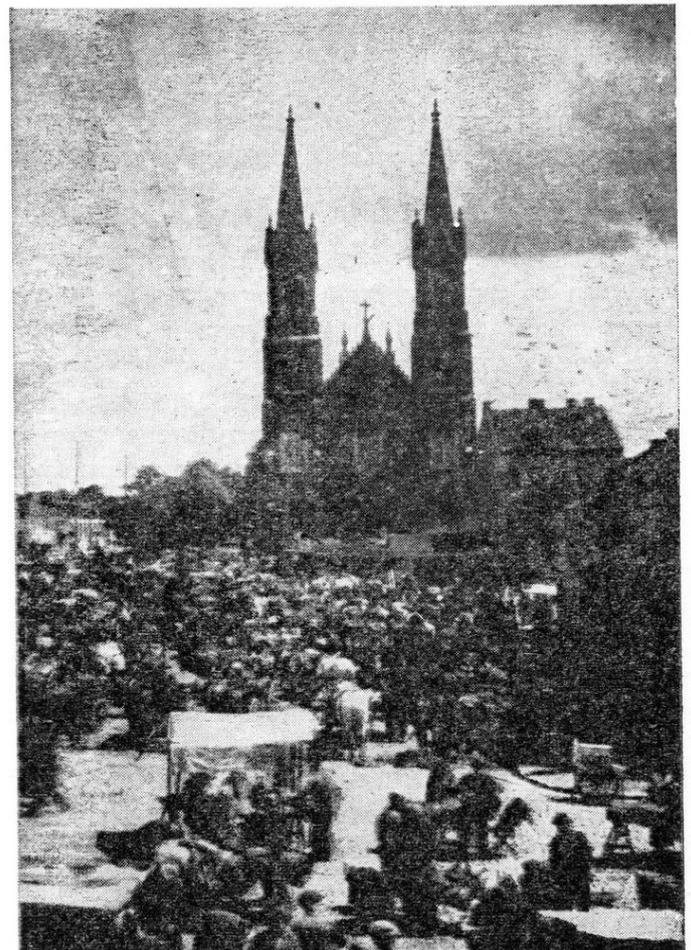
Après son discours, Hillel Zeitlin est resté très impliqué socialement. Un léger sourire apparut sur son visage brillant et il regarda les jeunes garçons et filles danser. On me l'a présenté et on lui a dit que j'écrivais des poèmes. Il s'est montré intéressé par moi, conversant assez confortablement. En tant que jeune fille, j'étais un peu timide, mais c'était pourtant un grand honneur pour moi de m'asseoir à côté d'une personne aussi importante et de parler avec lui. Même si je n'étais pas une grande danseuse, j'aurais certainement dansé un peu, mais abandonner cette conversation pour danser ne m'est même pas venu à l'esprit.

Je n'oublierai jamais avec quel grand plaisir il a regardé les jeunes danser et s'amuser. Soudain, il me dit : *pourquoi ne danses-tu pas ? Les jeunes filles devraient s'amuser. Elles ont encore le temps d'être sérieuses.* Dans chacun de ses mots, j'ai ressenti une personne exaltée et réfléchie, j'ai accepté sa suggestion et je suis allé danser. Il a regardé avec grand plaisir. Les danses ont été suivies d'une soirée questions-réponses, diverses questions intéressantes ont été posées, des lettres d'amour écrites.

Cette soirée particulière a été un grand succès pour notre ville. Ensuite, l'enseignant, Moshe Wajngart, s'est promené la tête haute – ce qui n'est pas une mince affaire : il avait réussi malgré tant de difficultés et tant d'opposition.

Cette soirée est restée comme le meilleur événement de ma prime jeunesse. Maintenant, alors que je conclus ces quelques souvenirs, le chagrin et une grande tristesse m'enveloppent de la façon dont le grand écrivain et philosophe Hillel Zeitlin a terminé ses jours – victime des assassins nazis.

Hillel Zeitlin a disparu à jamais, devenu un saint avec six millions d'autres martyrs.



A market day

<sup>1</sup> NdT : Mendele Mocher Sforim, pseudonyme de l'écrivain yiddish Sholem Yankev Abramovich (2 Janvier 1836, Kopyl, Belarus – 8 Décembre 1917, Odessa, Ukraine).